

Myriam LEROY

Il y a en chacun de nous une

Dans son dernier roman¹, inspiré par son propre vécu, **Myriam LEROY** met en scène le harcèlement, par un homme d'une cinquantaine d'années, d'une jeune femme brillante, cultivée, connue pour ses critiques piquantes à la radio. Ce livre suscite bon nombre de réflexions et de questions, notamment sur l'expérience sociale de la féminité. Il n'est pas autobiographique à proprement parler, mais autofictionnel, comme le précise son auteure, avec laquelle nous vous proposons une rencontre² au fil des mots...



© Astrid di CROLLALANZA

Autofiction

« L'autobiographie a une volonté d'exactitude. Pour ce qui est de l'autofiction, j'ai plus un souci de vérité – pour autant qu'elle existe – que d'exactitude. Je n'avais pas envie de suivre une chronologie, ni de respecter l'enchaînement des faits. Je me suis autorisée à faire disparaître certains personnages, à en faire apparaître d'autres et à bâtir un personnage principal, qui n'est pas la narratrice mais son bourreau, à partir de différentes figures masculines rencontrées ou observées. Denis est un sale

type ordinaire, un salaud en indépendant complémentaire. Il a tous les atouts du type respectable, plus tout jeune, marié, avec un enfant, un métier, des amis, des passe-temps. C'est une personne comme on en rencontre tous les jours, dans son quartier ou au travail. Le parti pris narratif met la victime complètement hors-champ. On ne voit apparaître que la figure du bourreau, tandis qu'elle, dès le début, est complètement effacée. On n'a jamais accès à son intériorité, on ne peut qu'imaginer son éventuelle souffrance. Ce dispositif narratif

permet de laisser les pleins pouvoirs au lecteur pour imaginer la douleur, l'angoisse de la narratrice. La perversité propre à chacun permet de rendre les choses encore plus terribles qu'elles ne sont. »

Co-responsable ?

« Dans les faits de harcèlement, on pense souvent que la victime est co-responsable de la situation dans laquelle elle est engluée. Ici, on ne peut que l'imaginer, puisqu'on ne sait pas ce qu'elle répond à son harceleur. Certains lecteurs pensent qu'elle lui répond trop, qu'elle aurait dû dire plutôt

part de voyeurisme

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

telle chose... sauf qu'elle ne dit rien, en fait ! C'est vraiment dans le cerveau du lecteur que ça se passe. Je ne sais pas s'il y a un profil-type du cyberharceleur. Il y a en chacun de nous, je pense, une part de voyeurisme. Par contre, il existe bien un profil-type de la victime, une femme, en général. De mon expérience et des quelques études qui commencent à éclore sur le sujet, les harceleurs sont, le plus souvent, des hommes. Ils peuvent avoir 50 ans et être bien installés dans la vie, être étudiants, pratiquer en meute ou être obsédés par une personne qu'ils vont harceler pendant des années... En général, ils sont à la fois misogynes, racistes, homophobes, antisémites, complotistes, et ils se définissent comme des électrons libres, des libres penseurs qui vont contre la marche bête des pauvres moutons bêlants que nous sommes. »

Victime niée

« Les conséquences du harcèlement sont bien réelles. La personne qui en est victime est, en quelque sorte, niée dans son existence. Pour la plupart des gens, être harcelée via internet, c'est comme être frappée par un hologramme, c'est abstrait, ça ne peut pas faire mal. Mais si quelqu'un reçoit à son domicile des lettres d'un corbeau avec des menaces de viol ou de mort, on ne lui dit pas : « Ne va plus voir dans ta boîte-aux-lettres, et ça s'arrêtera ! » Tandis que les gens qui sont harcelés via internet, on leur dit : « Ne te connecte plus ! » Mais internet fait partie de nos vies depuis les années 90, et on ne comprend toujours pas ses effets ! Le grand problème des histoires de harcèlement misogyne via internet, c'est qu'on ramène toujours ça à des conflits de personnes. Mais si ces soi-disant conflits sont à ce point généralisés, que les agresseurs ont tous le même profil et les agressé(e)s aussi, il y a peut-être là quelque chose de l'ordre du phénomène de société qui se joue. On a longtemps refusé de le voir. On commence à s'y intéresser un peu parce que plusieurs scandales ont éclaté, mais on n'en est pas encore à faire un véritable examen de conscience à ce propos. »

Contrepartie de la célébrité, vraiment ?

« On me dit souvent que le fait d'être une personnalité publique favorise le cyberharcèlement, mais il ne faut pas l'avoir cherché spécialement dans son métier pour être la cible de harcèlement. Beaucoup de protagonistes de faits divers n'ont pas du tout choisi d'être mis en lumière et harcelés. Je pense à cette jeune Parisienne qui, il y a un an ou deux, a été frappée au visage en pleine rue parce qu'elle avait envoyé promener un homme qui la draguait lourdement. La vidéo de cette agression, captée par une caméra de surveillance, est devenue virale, et depuis, elle est la cible d'un harcèlement continu de la part d'internautes qui se posent en juges de son physique, de sa tenue vestimentaire, qui lui reprochent de se faire de la gloire personnelle sur un fait de harcèlement, etc. Elle publie régulièrement sur les réseaux sociaux des captures d'écran des tombeaux d'insultes qu'elle reçoit, alors qu'elle n'a jamais choisi d'être mise en évidence ! C'est ce qui se passe aujourd'hui aussi pour Greta THUNBERG, dans sa lutte contre le réchauffement climatique. Elle se ramasse des tonnes de monstruosité, alors qu'elle n'a que 16 ans ! Je pense que les médias et les milieux culturels informés sont plus attentifs aujourd'hui qu'hier à tout ce qu'on pourrait appeler le cyberharcèlement misogyne. Tout à coup, je suis invitée dans des colloques, des médias, alors que c'est un sujet dont je parle depuis longtemps. Le fait que ce soit à l'ordre du jour indispose d'ailleurs pas mal de gens, qui ne se privent pas de le faire savoir. »

Rendre publique une souffrance

« J'avais peur de ce qui allait se produire en publiant ce livre, du fait d'exposer, même si c'est de la fiction, une faille dans laquelle

certaines pourraient avoir envie de se glisser. Je me suis beaucoup préparée psychologiquement à la sortie du livre. À un moment donné, j'ai décidé que j'étais prête. Quelque part, j'avais l'impression d'avoir la responsabilité de publier ce livre, parce que je pense que j'aurais aimé le lire à une époque où j'avais l'impression d'être seule au monde à vivre ce que je vivais. J'avais aussi la conviction que ça allait parler à beaucoup de gens. Pas uniquement des personnes ayant vécu des épisodes de harcèlement sur internet, mais aussi des gens vivant des relations d'emprise ou de domination, ou confrontées, en tant que spectateurs un peu dégoûtés, à des discours de haine dans leur vie ou sur les réseaux sociaux. »

Expérience sociale de la féminité

« Certains journalistes hommes d'un certain âge me font toujours les mêmes remarques : « Mais enfin, c'est quand même facile de bloquer un gêneur ! » Non, ce n'est pas facile de fermer la porte à un gêneur ! C'est d'ailleurs un problème à propos duquel les femmes se questionnent beaucoup. Comment dire à un homme qui nous importune qu'on n'a pas envie de poursuivre l'échange ? On craint un retour de bâton si on le vexé, un comportement violent. On est toujours en train de marcher sur des œufs. Les hommes qui me font ces réflexions n'ont jamais expérimenté cela. S'ils ont envie de fermer la porte, ils la ferment, c'est tout ! Je crois vraiment qu'il y a une expérience sociale de la féminité très différente de l'expérience sociale de la masculinité. » ■

1. *Les yeux rouges*, Seuil, 2019

2. Propos recueillis lors d'une rencontre littéraire organisée à Liège par la Librairie Pax